

Casuistique de Sade : Sade décline ses cas

Les 120 journées de Sodome se présente comme la fiction de la réalisation parfaite d'un projet, réunissant quatre amis également libertins avec leurs quatre épouses, un sérail composé de jeunes personnes à la beauté inégalable, choisies sur des centaines, quatre historiennes dont les talents de l'esprit n'ont d'égal que l'expérience crapuleuse tirée de longues années de maquerillage, les « fouteurs » les mieux membrés, quatre vieilles duègnes affreuses, les nourritures les plus exquises et les vins les plus fins, un ameublement luxueux et voluptueux, le tout enfermé dans un château parfaitement isolé et hermétique. Dans l'impossibilité de s'évader ou d'être sauvées de ce château inaccessible, les victimes des libertins sont définies dans le discours inaugural qui leur est adressé par le duc de Blangis comme des « animaux » qui « frémissent, devinent, obéissent, préviennent », soit des animaux doués d'une faculté prédictive, répondant à temps, avant même l'ordre donné, aux désirs des libertins. Or, comme si la parfaite impunité qu'assure la situation coupée du monde du château de Silling se traduisait au cours de la lecture en une sorte de *susceptibilité* pour le lecteur, qui peu à peu se sent menacé personnellement par cette impunité, ce sont souvent les dernières scènes du livre, point culminant de l'impunité des héros et de la susceptibilité du lecteur, qui donne à la conscience du lecteur le ton de l'ouvrage. Dès l'abord, on s'attend au pire, et ce pire est pôle d'attraction, induisant une précipitation de la lecture qui dérange l'ordre soigneusement progressif de l'ouvrage. Dans les *120 Journées de Sodome*, la chute ne se laisse pas simplement pressentir, mais semble agir d'emblée. Cette chute qui ne cesse de tomber avant l'heure est en quelque sorte rendue davantage inquiétante par le suspens que Sade échoue à assurer dans l'ouvrage, projetant d'amender les entorses qu'il fait à la stricte loi de dévoilement progressif qui devait donner la structure du « scénario » en disant par exemple, en tête d'un chapitre : « Souvenez-vous de mieux voiler dans le commencement ce que vous allez éclaircir ici. » C'est comme si la clôture absolue du château, incluant dans ses limites l'illimité d'une autarcie parfaite et d'une impunité infinie, clôture surpuissante, empêchait le scénario de se déplier, scénario dès lors concentré en la fulgurance de cette chute surdéterminée par les images finales de « ces doigts tranchés, ces yeux, ces ongles arrachés,

ces supplices où l'horreur morale aiguise la douleur, cette mère que la ruse et la terreur amènent à l'assassinat de son fils, ces cris, ce sang versé dans la puanteur¹ ».

Or une greffe est insérée dans cette clôture, greffe que nous voudrions considérer pour elle-même, forçant au besoin la lecture, mais ne sachant pas au juste jusqu'où sera forcée une lecture inévitablement déconcertante. A savoir la perversion scatologique, qui semble détenir une logique propre, logique produisant les effets d'une économie autarcique, celle-ci venant comme rivaliser avec l'autarcie du château lui-même². Voyons au préalable le statut que la perversion scatologique possède dans les autres grands ouvrages de Sade. Dans *Histoire de Juliette* un passage nous semble en formuler de façon à la fois dense et suggestive le rôle, destiné à servir de ressource ultime à des libertins blasés : « Ah ! dit Bernis, je vois bien qu'il faut des stimulants plus actifs ; rien n'agit dans l'état de dépérissement où nous sommes : la dévorante satiété veut tout engloutir ; rien ne la satisfait, c'est une maladie semblable à ces soifs brûlantes, que l'eau la plus fraîche ne fait qu'accroître. [...] Essayons autre chose puisque la nature nous en fait une loi. [...] Rangés près de nous, tour à tour vous vous ferez branler par nous, vous nous sucerez et vous nous chiez dans la bouche... » A cette dégoûtante opération, les membres de nos agonisants se dérident³ ».

Dans les *Journées*, la scatologie aura bien comme fonction de n'être pas un terme, mais d'intervenir là où ça menace de s'arrêter, à l'endroit de cette « dévorante satiété [qui] veut tout engloutir », menace d'arrêt qui simultanément est appel à une surenchère, sorte de concrétion paradoxale d'un affaïssement et d'un rebondissement. Mais irréductible à un simple excès « par provision », sorte de ressource ponctuelle à un « état de dépérissement », comme cela semble être le cas dans les autres ouvrages de Sade, la scatologie tendra, dans *Les 120 journées*, à la fois à se généraliser et à excéder sa fonction. Cette réplique d'un libertin à un autre livrera le premier motif d'une élucidation de cette généralisation de la scatologie :

« Le duc voulut soutenir au souper que si le bonheur consistait dans l'entière satisfaction de tous les plaisirs des sens, il était difficile d'être plus heureux qu'ils l'étaient. « Ce propos-là n'est pas d'un libertin, dit Durcet. Et comment est-il que vous puissiez être heureux, dès que vous pouvez vous satisfaire à tout instant ? Ce n'est pas dans la jouissance que consiste le bonheur, c'est dans le désir, c'est à briser les freins qu'on oppose à ce désir. Or, tout cela se trouve-t-il ici, où je n'ai qu'à souhaiter pour avoir ? Je fais serment, dit-il, que

¹ Ces mots qui veulent restituer l'imagination des *120 journées de Sodome* sont de Bataille, dans le chapitre consacré à Sade de *La littérature et le mal*, Œuvres Complètes T. IX, p. 254-255.

² L'importance accordée à la scatologie est naturellement accrue par le fait que cette perversion prend place dans la seule partie à peu près achevée de l'ouvrage, mais ce n'est pas là le motif qui nous a conduit à nous y attacher.

³ *Histoire de Juliette ou les Prospérités du vice*, Œuvres III, Gallimard, NRF, Pléiade, 1998, p. 794-796.

depuis que j'y suis, mon foutre n'a pas coulé une seule fois pour les objets qui y sont ; il ne s'est jamais répandu que pour ceux qui n'y sont pas⁴. »

Ce passage pourrait être lu comme l'expression de la double et asymétrique économie du château. La première, énoncée par le duc, n'est pas d'un libertin qui ne peut se satisfaire de la possession de l'intégralité des objets de luxure les mieux choisis. Autrement dit, le projet de la réunion des quatre amis en un lieu idéalement retiré du monde est en-deçà de son mobile profond. Ou plutôt, c'est comme si la réalisation des conditions d'une existence parfaitement libertine constituait la mise à l'épreuve du désir libertin, aux apparences de laquelle se laisse prendre le duc, qui prend un échec pour une réussite. La victime comme animal qui devine, prévient les désirs, est le signe de cet échec. L'autarcie du château, avec son abondance de biens exquis, la soumission absolument assurée de ses victimes et sa situation parfaitement isolée, ne serait que le fantasme inadéquat du désir sadien, interprétant à contre-sens ce que l'impunité rend possible de désirer, soit précisément les objets qui ne sont pas là : « on n'imagine pas comme la volupté est servie par ces sûretés-là et ce que l'on entreprend quand on peut se dire : « je suis seul ici, j'y suis au bout du monde, soustrait à tous les yeux et sans qu'il puisse devenir possible, à aucune créature d'arriver jusqu'à moi ; plus de freins, plus de barrières. » De ce moment-là, les désirs s'élancent avec une impétuosité qui ne connaît plus de bornes, et l'impunité qui les favorise en accroît bien délicieusement toute l'ivresse⁵. »

C'est donc comme si dans le château les libertins n'avaient pas d'objet à la hauteur de cette impunité, ou plutôt comme si l'impunité ne pouvait accroître les désirs qu'à condition que rien ne lui soit donné. Car on voit bien qu'un animal rétif ne serait pas la solution à une récupération du désir dans le château de jouissance, étant toujours un objet qui est là. Cela ne signifie pas non plus que l'objet absent serait tout bonnement à l'extérieur du château. Barthes dit que le lieu sadien est toujours clos⁶. Le château ne serait donc que la littéralité de cette clôture du monde sadien, mettant à découvert, parce que ne lui offrant pas l'issue typiquement sadienne de la multiplication des objets et des crimes, ce que veut l'impunité. L'impunité veut l'objet qui n'est pas là, elle veut ce qui précisément rendrait la punition, dont le sens est vertueux, sans portée. Or de même que dans le monde extérieur l'objet qui n'est pas là est remplacé par les innombrables meurtres commis sur les objets qui sont là, l'impunité sera relayée par le fantasme inadéquat, commun à beaucoup de héros et surtout d'héroïnes sadiennes, de périr sur l'échafaud. Ainsi l'impunité, loin d'être une sécurité, s'avère être le

⁴ *Les 120 Journées de Sodome*, 10-18, 1975, p. 177.

⁵ *Ibid.* p. 222.

⁶ *Sade, Fourier, Loyola*, Seuil, points essais, 1971, p. 19-21.

défi lancé au désir qui veut l'objet qui n'est pas là. C'est en ce sens que l'impunité est la condition du crime. Mais ceci est en partie dissimulé par le fantasme inadéquat de la mort sur l'échafaud, répondant à l'inadéquation de la surenchère dans le crime. Par conséquent, au lieu de frapper de nullité le sens même de la punition, ce double point d'arrêt se « contente » de pervertir l'ordre justicier du monde vertueux, en l'espèce de la mise à mort sur l'échafaud, signe à la fois infamant et glorieux des crimes commis.

Et dans le château, une sorte d'issue sera trouvée, en l'espèce de la greffe scatologique, qui jusqu'à un certain point frappera d'inanité le jeu oppositionnel entre l'objet qui est là et l'objet qui n'est pas là, et par conséquent ce sur quoi achoppe le défi lancé par l'impunité. Le déchet dérisoire et malodorant détournera le double point d'arrêt de l'impunité, ce point d'arrêt où dans le monde extérieur le désir de l'objet absent est leurré par la multiplication de l'annulation par le crime des objets présents et l'impunité par la punition infamante. Le rythme effréné d'aggravation et de multiplication, tenant à une impunité inadéquatement honorée, sera relayé par l'enlèvement parodique dans la merde, enlèvement ressassé par des libertins en « état de dépérissement », qui ne peuvent plus rien désirer mais veulent tout engloutir. La déception lucide de Durcet constituera l'expression initiale du motif de cette autre économie.

La greffe scatologique fait son apparition dès le commencement de la vie du château. Sur les trente journées de la première partie, les seize premières sont consacrées aux pratiques perverses dont les objets sont les déjections du corps humain (urine, vomissure, excrément) ou de ce qui les rappelle (rot, pet, salive, foutre). Ainsi, la première partie consacrée aux passions simples, est au fond la répétition lancinante d'une question : « Que peut-on faire des déchets ? », à savoir, dans la plus grande partie du livre en état achevé, quel usage peut-on faire des déchets intestinaux, que pour varier l'expression, Sade désigne parfois comme « cas⁷ » ? « Cas » vient du verbe latin *cadere*, qui signifie tomber, choir. Il y a donc chez Sade un usage du terme qui juxtapose le propre – le « cas » est littéralement ce qui tombe d'un corps – et le figuré – un figuré qui détourne les sens usuels du terme : loin d'être un événement, une affaire qui mérite attention, la défécation est ce dont la banalité n'empêche

⁷ Par exemple : « Un quatrième n'employait à semblable fête [débauche scatologique] que des femmes de soixante-dix ans. Je le vis opérer avec une qui en avait au moins quatre-vingt. Il était couché sur un canapé ; la matrone, à califourchon sur lui, lui déposa son vieux cas sur le ventre en lui branlant un vieux vit ridé qui ne déchargeait presque pas. » p.193.

pas qu'il s'agisse de la soustraire soigneusement à l'attention ; ou encore, le « cas » tel que Sade en réinvente la signification n'a pas la connotation de singularité qui fait d'un cas quelque chose d'irréductible à une généralité. La merde est l'indistinct même, ou plutôt ce sur quoi on ne veut surtout pas se pencher pour y établir des distinctions. La matière fécale n'a jamais été soumise à l'examen qui lui aurait donné une forme. Cette attention rigoureuse que Sade porte dans l'ouvrage à cette matière, qui par là ne cesse au cours des récits et des mises en pratique de s'individualiser, de prendre des formes singulières, aussi bien dans son usage que dans son processus de production, a ainsi laissé perplexe Gilbert Lely, qui avec humour exprime ainsi sa déception de voir consacrées des pages si belles à un si vilain objet : « Si le fantôme du marquis, par l'organe des tables tournantes, daignait nous demander notre sentiment sur *Les 120 Journées de Sodome*, et, d'abord, en un mot, comment nous avons trouvé cet ouvrage, nous oserions lui répondre, comme le capitaine Bordure à l'interrogation du père Ubu, curieux de savoir si son convive avait bien dîné : « Fort bien, monsieur, sauf la merdre. » (*Ubu roi*, acte I, scène IV.)⁸ Gilbert Lely s'en explique en disant : « Outre la monotonie et le dégoût qui résultent d'un pareil abus, certains cas des plus saisissants, comme celui de ce président nécrophile qui ne veut avoir affaire « qu'à des femmes qui vont être exécutées », sont en quelque manière déçus de leur attribution universelle, à cause de l'élément coprophagique que Sade a cru devoir greffer sur la perversion principale⁹. »

La réapparition récurrente de la merde, qui ne se borne pas à fournir la matière aux premiers degrés de la perversion mais assaisonnera un bon nombre des perversions ultérieures, semble ainsi altérer pour de bon le fascinant monde sadien. L'abject universel factuel de la merde – tout le monde chie – dégraderait ainsi la digne universalité de droit de théâtrales perversions. Là encore, c'est l'occasion de prendre au sérieux la présence incongrue et insistante de la merde tout au long de l'ouvrage, et de la considérer non pas comme un simple greffon inexplicable, mais pour elle-même, selon le régime propre qu'elle instaure. Dès lors, le genre du livre pourrait s'apparenter à une casuistique d'un nouveau genre, à savoir d'une part comme une sorte de parodie d'une étude des cas de conscience en l'espèce de l'inventaire exhaustif de pratiques qui pervertissent les ordinaires péchés de chair, d'autre part comme examen des *cas*, au nouveau sens que Sade donne à ce terme. Une casuistique qui conserve la forme d'une casuistique, pour prendre essentiellement le contenu d'une scatologie. La réponse à la question « que peut-on faire des *cas* ? » constituera ainsi

⁸ in la préface aux *120 Journées de Sodome*, p. 11.

⁹ Ibid. P. 10-11.

l'obéissance à l'impératif proprement scatologique : « Essayons autre chose puisque la nature nous en fait une loi. »

La question « que faire des *cas* ? » va d'abord prendre la forme de ses usages possibles. Autrement dit, il s'agira en quelque sorte de *pervertir* la scatologie de son statut de simple perversion pour lui faire emprunter le mode d'un bien d'usage ordinaire. Les libertins exigent la présence de traces de merde que les victimes, sommées de ne surtout pas se laver après s'être soulagés, laissent à la disposition des investigations libidineuses de leurs bourreaux ; des étrons sont disposés parmi les plats du souper ; les libertins se font chier dans la bouche, et avalent ou font avaler aux victimes ces déjections ; lorsque les victimes, peu à même de goûter des plaisirs aussi excessifs vomissent aussitôt l'infâme nourriture, l'un des libertins ne manque pas de déguster ce déchet de déchet ; un jour, l'étron gigantesque d'un libertin tient lieu de pénis et pénètre le sexe d'une jeune victime¹⁰ ; durant le rituel de la chapelle transformée en garde-robe, rituel sur lequel nous reviendrons, sorte de défécation collective, les libertins jouissent du spectacle offert. Si les *cas* sont ainsi diversement consommés, leur lieu de production n'est pas indifférent, de même que l'état des producteurs. Ainsi, les libertins ne veulent parfois que les étrons produits par les affreuses vieilles duègnes, recrutées pour leur hideur et l'état quasi-décomposé de leur corps couvert de chancres ou d'érésipèles, à qui manquent dents, cheveux ou œil. Varier le régime alimentaire des enfants, ou encore leur administrer une médecine qui leur liquéfie la digestion diversifie ainsi l'ordinaire des libertins. Enfin, le culte de la saleté est affirmé à chaque occasion¹¹.

Chacun des ces actes a un ou des équivalents dans la vie ordinaire : les traces de merde font office de parfums capiteux, les étrons se présentent comme de frustes et saines nourritures, tels des œufs¹² tout frais sortis du cul de la poule, pouvant au demeurant tenir lieu de n'importe quel plat, de l'hors-d'œuvre au dessert ; lorsque les *cas* s'échangent, passant du cul de l'un à la bouche de l'autre, qui lui rend la pareille, cet échange parodie une sorte de commerce élémentaire, de troc ; ou encore, cet échange tient lieu de l'union érotique de deux

¹⁰ Au sujet de cet usage particulier de la scatologie, on peut noter que cette parodie de coït va en un sens plus loin que l'acte sodomite, en tant que celui-ci est l'anti-thèse de l'acte de copulation fécondant, acte stérile et potentiellement destructeur du genre humain. Or dans ce coït scatologique, l'ordre de la reproduction est parodié d'une manière plus retorse, la matrice étant pénétré par le déchet le plus abject.

¹¹ Curval dit ainsi : « [...] j'approuve infiniment l'absence du bidet, mais je la voudrais plus longue : je voudrais qu'on n'eût pas touché l'eau au moins de trois mois. [...] Tout ce que je peux vous certifier, c'est que dans le moment où je vous parle, je voudrais une putain très impure ; je voudrais qu'elle débouchât pour moi de la lunette des commodités, que son cul sentît bien la merde, et que son con sentît la marée. Hola, Thérèse ! toi dont la saleté remonte au déluge, toi qui, depuis le baptême, n'as pas torché ton cul, et dont l'infâme con empeste à trois lieues à la ronde, viens apporter tout cela à mon nez, je t'en prie, et joins-y même un étron si tu veux. » p. 254.

¹² Par exemple, « Ah, ventredieu ! dit-il, elle ne me trompe pas, la poule va pondre et je viens de sentir l'œuf. » p. 191.

corps, mimant la dévoration réciproque entre amants follement épris, voire l'échange de deux cœurs ; enfin, les libertins contemplent les victimes en train de chier comme l'amant contemple sa maîtresse à sa toilette. La valeur d'usage du *cas*, s'actualisant par chaque pratique des libertins, varie à mesure de ces actualisations réitérées, faisant du cas un bien d'usage polymorphe. Et à cette concaténation d'usages, tendant à faire de la merde une sorte d'équivalent général, vient s'ajouter l'effort d'individuation de cet équivalent, en vertu du souci porté à la particularité et à l'état de son producteur, dont la singularité vient dès lors se loger dans le *cas*, la singularité n'étant pas celle d'un individu, mais d'un type. L'usage du cas devient alors par là l'expression d'une élection amoureuse. « Martaine, il faut donc que j'aie recours à toi, car je ne veux pas d'un cul d'enfant : je sens que mon foutre veut partir, et pourtant qu'il ne se rendra qu'avec peine, moyennant quoi je veux du singulier¹³. » Bon à tout ou objet d'un choix, le *cas* s'insinue ainsi progressivement dans le tout de l'existence du château, finissant par produire une économie à la fois auto-suffisante et débordant sur l'économie proprement perverse du château, qui était le motif initial de la réunion des quatre amis.

C'est ainsi qu'en vertu de cette *perversion* de l'objet d'une perversion singulière en bien d'usage polymorphe, les épisodes scatologiques ne constituent pas seulement une étape préliminaire aux épisodes qui suivront. Par ailleurs, parce que la scatologie participe aux autres perversions, la place qu'elle occupe dans le tout des perversions n'est plus nettement assignable. Ainsi, les *cas*, au lieu d'être restreints à une série de perversions, se généraliseront à l'ensemble des perversions, venant par là homogénéiser ce recueil de perversions à chaque fois uniques dans leur exceptionnalité perverse. En se généralisant ainsi, la scatologie, simultanément, amortit jusqu'à un certain point la polymorphie perverse, en assignant un dénominateur commun au multiple, et renforce l'hétérogénéité perverse, puisque de toutes les perversions, la coprophagie est sans doute la plus éloignée du désir « normal »¹⁴. La merde, en tant que facteur commun, en homogénéisant le monde des perversions, mime l'ordre normal, en tant que celui-ci suppose la commensurabilité de ses éléments. Mais ce par quoi ce monde

¹³ *Les 120 Journées de Sodome*, p. 227. Précisons que ce pour quoi le duc veut un cul est la coprophagie.

¹⁴ On peut à nouveau citer Gilbert Lely, qui parle de celle-ci comme de « la sœur fanatique de la coprolagnie, [qui] ne peut être rangée qu'au nombre des perversions sexuelles les moins répandues. Mentionnée une seule fois dans les neuf cents pages in-quarto du recueil de Krafft-Ebing, elle ressortit avant tout à l'aliénation mentale, domaine indépendant du genre d'examen que s'est proposé le marquis de Sade. » p. 10. On peut aussi mentionner une réplique de Juliette, qui pourtant rompue aux exercices libertins, répond ainsi à Minski lui proposant de partager un festin de merde : « Minski, il faut beaucoup d'habitude pour manger ce mets-là ; peut-être pourrions-nous l'adopter dans un moment d'égaré, mais de sang-froid, c'est impossible. » *Histoire de Juliette* tome I, 10-18, p. 574. Ce serait donc de l'aliénation mentale, ou de l'égaré d'un libertin déjà outrageusement porté aux excès que procéderait ce facteur d'homogénéisation.

est homogénéisé, écarte la possibilité que l'homme « normal », ou même le pervers partiel et non intégral, puisse prendre parmi les passions ce qui lui convient, ainsi que le narrateur le préconise dans l'introduction. De sorte que c'est un quasi-incommensurable, ce à quoi même le désir libertin a du mal à se mesurer, qui tient lieu de moyen de comparaison des incomparables perversions.

En vertu de ce facteur d'homogénéisation, il serait alors possible de lire cet inventaire de perversion non pas ordonné selon une progression allant des pratiques les plus bénignes aux plus cruelles – du *soft* au *hard* –, une telle progression se donnant comme concession à l'ordre intelligible des choses, ni non plus comme restituant le mouvement aggravant typiquement sadien, voulant aller toujours plus loin dans les excès du libertinage, mais cette gradation perverse allant jusqu'à l'insoutenable serait le masque ou la feinte dissimulant une bien plus profonde désorganisation. Car cette rigoureuse progression est sans cesse mise en déroute, dévoyée, aussi bien du côté vertueux, qui s'y retrouve en ce qui touche les modalités de l'utilité, mais se trouve parfaitement égaré par l'objet répugnant allié à un usage familial, que du côté vicieux, qui use d'un excès selon un mode ordinaire. Autrement dit, par cette double parodie, la progression vicieuse des perversions est partiellement enrayée parce que l'excès dégoûtant, empruntant les modes d'une utilisation vertueuse, n'est plus l'incitation à des excès toujours plus violents, mais s'enlise dans la variation des usages de la merde. Les libertins se satisfont de merde, et ressassent cette satisfaction. Quant à l'homme normal, sa sensibilité est heurtée dès l'abord par l'abjection de la merde, et la progression douce d'une perversion à l'autre est arrêtée en raison du recul suscité par une parodie si dégoûtante de l'ordre de l'utilité.

Du point de vue vicieux, l'infléchissement apporté par l'économie scatologique est l'individuation de l'indistinct de la merde, et du point de vue vertueux, cet infléchissement est la détermination de la merde comme facteur de commensurabilité, homogénéisant le monde vicieux ou pervers qui cependant s'écarte par là encore davantage du monde vertueux ou normal. L'enlissement et le ressassement qui dès lors prend le pas sur l'explosion et la précipitation typique des héros sadiens doit être interprété comme un simulacre d'échec qui ouvrira la possibilité d'une autre réussite, réussite suspendue à l'impératif « essayons autre chose ». Ce simulacre d'échec est fourni par une nouvelle conjonction du monde vertueux et du monde vicieux, où l'un et l'autre tendent à se confondre en empruntant à l'autre une de ses modalités propres, mais de sorte qu'en définitive, monde vertueux et monde vicieux s'écartent encore davantage l'un de l'autre. Le point central de notre analyse consiste donc à dégager les endroits où Sade produit des *confusions distinctes*, visant à aggraver l'incompatibilité de

l'ordre vertueux et de l'ordre vicieux. L'enjeu de ce renforcement de l'incompatibilité est de boucher l'issue inadéquate du désir sadien qui, ou bien par la multiplication des crimes, ou bien par la fantasmatisation d'une mort sur l'échafaud, s'avère, en tant que paroxysme dramatique de l'ordre vertueux, plus proche de celui-ci que ne l'est la logique scatologique, torsion comique de l'ordre vertueux.

La merde devient ainsi l'ordinaire du château. Et le coup de force de la fiction sadienne consiste ainsi non pas tant à insérer simplement dans l'ordre des usages ordinaires des objets à valeur abjectes, mais à rapprocher autant que possible ces objets de la valeur attribuée aux objets ordinaires d'usage, ce qui conserve et même renforce leur caractère répugnant. La scatologie rejoue ainsi les actes ordinaires de consommation ou mime l'acte de copulation. Par ailleurs, selon le principe sadien selon lequel la souffrance de l'autre est une jouissance, la répugnance provoquée par les ingestions imposées aux petites victimes rejoue la singularité sadienne dans le dispositif scatologique¹⁵. De la merde est supprimée l'inutilité incommode, est conservé le caractère abject, et enfin elle est élevée au statut d'objet utile. La merde devient ainsi un bien limite, appartenant pleinement au monde libertin qui seul peut en jouir, aussi bien en variant les usages qu'à la vue du dégoût qu'elle suscite chez les victimes, mais s'infiltrant également dans l'ordre ordinaire des choses.

La transgression scatologique consiste à outrer l'ordre vertueux en incluant en celui-ci ce qu'il rejette. Transgression intériorisant l'objet même de l'expulsion, donnant lieu à une transgression en forme de repli et non de débordement. Le mouvement transgressif que l'on trouve dans les autres grands ouvrages de Sade, en tendant à annuler le sens même de l'objet de l'outrage, soit l'interdit qui fait de la transgression un acte maléfique, frôlait ainsi une « transgression de transgression », transmuant la surenchère dans le mal en innocence. Mais

¹⁵ « Il [le duc] fit approcher Sophie, reçut son étron dans la bouche, puis obligea Zélamir à venir manger l'étron de Sophie. Cette manie eût pu devenir une jouissance pour tout autre que pour un enfant tel que Zélamir ; pas assez formé pour en sentir tout le délicieux, il n'y vit que du dégoût et voulut faire quelques façons. [...] L'idée fut trouvée si plaisante que chacun l'imita du plus au moins, car Durcet prétendit qu'il fallait partager les faveurs et qu'il n'était pas juste que les petits garçons mangeassent la merde des filles pendant que les filles n'auraient rien pour elles, et, en conséquence, il se fit chier dans la bouche par Zéphire et ordonna à Augustine de venir manger la marmelade, ce que cette belle et intéressante fit en vomissant jusqu'au sang. Curval imita ce bouleversement et reçut l'étron de son cher Adonis, que Michette vint manger non sans imiter la répugnance d'Augustine. Pour l'évêque, il imita son frère, et fit chier la délicate Zelmire en obligeant Céladon à venir avaler la confiture. Il y eut des détails de répugnance très intéressants pour des libertins aux yeux desquels les tourments qu'ils infligent sont des jouissances. » p. 237.

cette innocence est seulement « entrevue »¹⁶, et Sade préfère donner à ses héroïnes le plaisir ludique d'un jeu pervers, en l'espèce une parodie d'outrage, où le sujet sadien feint de poser dans l'objet à profaner une valeur sacrée, comme pour jouer à faire le mal : Juliette s'étonnant de la proposition de Clairwil, projetant de s'emparer d'hosties afin de « faire des horreurs » dessus, lui dit : « Dès que nous ne croyons pas en Dieu [...] les profanations que tu désires ne sont plus que des enfantillages absolument inutiles. » La réponse sensée de Juliette rate une certaine *torsion* de la transgression, que la réponse de Clairwil exprime : « J'en conviens, [...], mais je les aime ; elles échauffent ma tête ; rien, selon moi, n'enlève comme cela *la possibilité du retour* ; on ne peut plus rendre aucune existence à des objets qu'on a traité de cette manière¹⁷. » Ce jeu est alors également « méthode », visant à rendre impossible le retour de la vertu. Il ne s'agit donc pas d'annuler le motif de la transgression pour récupérer une innocence, mais de rendre impossible le retour de la vertu, pour pouvoir jouer librement de la transgression, à l'abri de la tentation que constitue le remords, déguisement de la vertu, lorsque l'énergie faiblit.

Le caractère fascinant et jubilatoire de l'alternance entre le mouvement perpétuel de la transgression sadienne et ces transgressions « taquines » tient ainsi à cette hésitation décidée entre le démoniaque acharné et l'espièglerie outrée. Mais dans le château, la transgression ne se donne ni sous le jour d'un « toujours plus » visant à assurer l'apathie, ni en l'espèce d'une profanation qui feint de régresser à un état antérieur à l'apathie – feint de se laisser « toucher » par la vertu de l'objet – pour jouer plus librement de la transgression. Mais la transgression scatologique par des libertins qui s'enlisent dans la merde et ressassent l'usage des *cas*, va modifier le sens même de la réussite du projet libertin, en l'espèce d'une parodie du monde vertueux : au lieu de feindre de sacraliser un objet vertueux afin de l'exclure définitivement d'une conscience affermie, toujours plus apathique, les libertins incluent dans l'ordre ordinaire un objet à valeur excessivement abjecte pour l'imposer à une conscience qui feint d'emprunter le souci de la reproduction, le souci vertueux par excellence.

Ainsi, les épisodes scatologiques ne semblent pas essentiellement, dans l'économie des *120 Journées*, composer les manifestations sans grandes conséquences d'une déchéance,

¹⁶ Cette question est analysée par P. Klossowski, dans « Le philosophe scélérat », in *Sade mon prochain*, Seuil, Points Essais, 1967, p. 42-45.

¹⁷ *Histoire de Juliette*, p. 441. C'est nous qui soulignons.

d'une ruine toute dérisoire, étant comme l'envers annonciateur des sévices meurtriers auxquels sont promises les victimes. Mais quelles autres séries de déplacements viennent compliquer le passage de la scatologie comme perversion particulière à une économie générale ? L'accession de la merde à la valeur d'un bien d'usage, calqué sur les modes ordinaires de la jouissance va venir se doubler d'une fonction de remplacement, rendue nécessaire par la rigoureuse réglementation du château, qui veut que les libertins ne pratiquent leurs infamies qu'au fur et à mesure où celles-ci apparaissent dans les narrations des historiennes. La scatologie semble ainsi d'abord constituer un ersatz aux pratiques plus cruelles qui tardent à venir. A défaut de se repaître de crime, on se repaît de merde. L'ersatz scatologique adoucit alors la frustration des libertins. Interprétation qui paraît facile, et le serait en effet si elle devait donner le sens dernier de la généralisation scatologique dans l'économie de l'ouvrage. Car, au fond, la scatologie ne vient pas remplacer le temps voulu les membres brisés, les dents arrachées, les organes internes expulsés d'un corps encore vivant. Là encore, c'est l'occasion de voir que le dispositif scatologique a pour sens de barrer l'issue inadéquate ou la fausse réussite qui consiste à remplacer l'objet absent par ce qui dramatise cruellement le monde ordinaire. Ce qui bouleverse la progression du scénario de l'ouvrage, soit une scatologie qui n'est pas un simple préliminaire, va une fois de plus mimer l'échec sous forme de régression, imprimant une torsion comique qui déjoue le paroxysme dramatique.

La régression transgressive va donc affirmer que, pour que la merde puisse être ersatz des pratiques sadiennes, elle doit posséder authentiquement la valeur d'un bien d'usage ordinaire. Ce qui implique qu'au lieu de pouvoir être confondu avec ce qu'il remplace, l'ersatz scatologique doit au contraire être confondu autant que possible avec ce qui laisse le sadien indifférent, soit la nourriture frugale, le coït vaginal, sensations simples sur lesquelles les libertins sont blasés. Autrement dit, remplacer les pratiques sadiennes *poignantes* induit d'opérer un remplacement sous-jacent, qui consiste à conserver les pratiques simples en échangeant l'objet. On remplace ce dont l'ajournement frustré le libertin avec les jouissances dont il est blasé, en définissant celles-ci de façon scatologique, soit par ce que l'ordre des jouissances ordinaires exclut. La merde devient alors en même temps un ersatz et un bien qui a valeur en soi, impliquant désormais cette logique de *confusions distinctes* qui rend impossible une logique oppositionnelle : objet qui est là/objet qui n'est pas là, et jouissance simple/jouissance raffinée au sens sadien, soit l'opposition entre la satisfaction et le désir exacerbé, tendant à la « satiété qui veut tout dévorer ». Ainsi, la frustration des passions doubles, criminelles et meurtrières qui se font attendre communique avec ce qui laissait

indifférent, et satisfait une fois redéfini par le régime scatologique. Cette communication va fournir une autre sensibilité, qui se contente de ce qu'elle n'a pas – la merde comme ersatz – et est frustrée de ce qu'elle a – la merde comme bien en soi.

L'impunité est à la fois l'aiguillon du désir, mais ce qu'elle veut – l'objet absent – rend ce désir irrémédiablement frustré. Voilà ce que mettait au jour le dispositif du château. La scatologie hors du château est la ressource d'un dépérissement du désir, soit d'une satiété qui veut tout engloutir, et doit essayer autre chose. Double point d'arrêt, un substitut à l'accomplissement impossible étant trouvé d'une part dans le fantasme d'une mort infamante sur l'échafaud, d'autre part dans la surenchère dans le crime. L'échec que s'avère être le château, touchant le désir sadien, devient alors une contrainte à trouver une issue à ce double point d'arrêt. Or l'issue au premier point d'arrêt ne consiste pas simplement à substituer à ce qui manque – l'objet qui n'est pas là – cette merde qui déjoue l'opposition du présent et de l'absent. Mais l'issue se loge dans ce qui de cette économie rend caduque le sens même de la substitution, soit cette constitution d'un ersatz par ces modalités de l'ordre ordinaire qui n'ont jamais satisfait un libertin. L'issue au second point d'arrêt est connexe au premier, puisqu'en annulant le sens de la substitution, le désir n'est ni relancé, car rien ne peut venir lui promettre un dédommagement, ni frustré par un objet dont on sait qu'il n'est qu'un substitut. L'impératif d' « essayer autre chose », c'est-à-dire la pratique scatologique, a mis hors d'elle-même son mobile, soit cette satiété qui veut tout dévorer, ce désir qui était déjà mis hors de lui, exacerbé jusqu'au paradoxe.

Il ne s'agit évidemment pas de conclure que par cette double issue, le principe de plaisir laissé chez Sade à son caractère « hautement dangereux » serait modifié par un principe de réalité. Puisqu'au contraire la perversion sadienne se voit affectée d'un tour de vis de plus, devenant *perversion* de perversion. Le symptôme en est que dans l'économie scatologique, le libertin ne sait plus exactement de quelle pratique perverse il jouit, la scatologie devenant l'élément de commensurabilité de l'incomparable. Mais le désir *semble* désormais vécu comme enlèvement, et non comme explosion, comme ressassement et non comme répétition. Soit la mise en suspens d'une tension qui était donnée comme la nature même du désir. La conséquence de cette autre modalité du désir est alors que celui-ci, délivré de sa tension, se trouve enfin insubordonné au fantasme inadéquat qui devait le satisfaire. Mais cette insubordination est équivoque. Elle met tout aussi bien le désir en échec, en le soustrayant ainsi à sa tension. Ce à quoi l'économie scatologique nous mène, c'est à une impasse peut-être irréductiblement mêlée à une issue : affaissement du désir *et* triomphe humoristique, dû à un surmoi héritier non pas d'un père moral, mais d'un père scatologue,

dont l'injonction serait : « regarde, voilà donc le monde qui paraît si désirable. Un travail sérieux, un simple *cas*, tout juste bon à être l'objet d'une parodie.¹⁸ »

L'obéissance à l'impératif « essayons autre chose » s'effectue par la réponse à la question « que peut-on faire des *cas* ? », autrement dit comment en varier à la fois le plus intensivement et le plus extensivement l'usage. Ce versant de l'économie scatologique développait ainsi les modes de consommation des *cas*. L'autre versant de l'économie scatologique procède de l'interdit de gaspiller ces *cas*. Cet interdit doit rendre possible l'exploitation efficace des *cas*, et se réalise donc à travers deux mesures complémentaires, l'une négative, prenant la forme d'une interdiction, l'autre positive, prenant la forme d'une autorisation. Les victimes n'ont pas le droit de déféquer dans des pots de chambre pourtant mis à leur disposition, de sorte qu'à toute heure du jour ou de la nuit les libertins puissent exiger d'elles la délivrance du *cas* désiré. L'interdiction de se laver après l'émission de ces *cas* n'est qu'une variante de cette interdiction fondamentale. La chapelle du château, reconvertie en garde-robe, reçoit chaque matin les heureuses victimes auxquelles l'autorisation a été accordée, et les libertins fidèles au spectacle jouissent de tous leurs sens des objets déposés par les victimes. On voit que l'interdiction comme l'autorisation ont pour fonction de rationaliser la production des *cas*. La production d'excréments ne sera pas laissée à sa naturalité, mais sera soumise à une stricte réglementation. De telle sorte que pour ce qui est des déchets, rien ne doit se perdre.

C'est une production procédant d'une besogne d'un genre singulier que les libertins soutirent à leurs victimes, et la nature de cette besogne sera l'occasion de rappeler que le sadisme, même « scatologisé », ne se confond pas avec l'esclavagisme. N'exigeant pas une dépense de forces, un travail, la production d'un *cas* procédera néanmoins d'une alternance pénible de rétentions et de délivrances parfois impossibles. La production d'un *cas* devra en effet coûter de la peine : ou bien qu'il faille se retenir de chier jusqu'à ce que les libertins autorisent ou exigent la délivrance de l'excrément, ou bien qu'il s'agisse de délivrer un *cas* que l'on n'a plus, et si celui-ci persiste à ne pas venir, recevoir une punition en guise de

¹⁸ Nous inversons ici les termes par quoi Freud tente de saisir la particularité de l'humour par rapport au reste du comique. L'humour tient à l'injonction du surmoi au moi, préservant celui-ci des blessures narcissiques infligées par le monde extérieur. L'injonction du surmoi telle que Freud la formule est « regarde, voilà donc le monde qui paraît si dangereux. Un jeu d'enfant, tout juste bon à faire l'objet d'une plaisanterie. ». *L'humour*, in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, Folio-essais, p. 328.

dédommagement pour le libertin lésé. Par là, une sorte d'équivalence est posée entre la valeur du produit et la peine coûtée pour la production ; peine de garder douloureusement en soi les déchets intestinaux, ou peine de la punition. De cette équivalence entre un produit et une peine est tirée une notion parodique de travail. Ce travail, non évaluable selon une énergie dépensée, relève précisément de la modalité de la victime, en tant que travail non pas agi mais subi, travail passif.

L'économie scatologique ne fait donc que traduire à nouveau la passivité essentielle à la victime, qui d'abord pâtit intellectuellement de ses préjugés et sentimentalement de ses passions, et qui par cette passivité constitutive fournit matière à l'énergie sadienne. Et on peut noter au passage que chez Sade, la victime est trompée, abusée, mais jamais à proprement parler utilisée ; le sadien ne fait pas œuvrer les victimes à ses forfaits, mais parfois feint de les faire œuvrer pour mieux les abuser, comme dans le cas de Juliette qui feint de pousser et d'assister madame de Donis à exécuter sa mère et sa fille, pour abuser à son tour la fille de madame de Donis en l'incitant à retourner le projet crapuleux contre celle-ci, et en définitive les tuer toutes trois. Ou lorsqu'une victime exécute de fait, en vertu des ruses et tromperies retorses des libertins, une autre victime, les libertins transmutent alors aussitôt l'ouvrage de la victime en occasion suprême de pâtre¹⁹. Autrement dit, par un dispositif retors de tromperies multiples, le sadien annulera toujours la part active des œuvres des victimes, faisant de ces œuvres quelque chose de pâti aussi bien dans ses mobiles que dans ses conséquences. La victime se trouve alors en deçà de l'esclave, d'où l'impossibilité d'une dialectique du maître et de l'esclave, le sadien ayant le monopole de l'énergie, et la victime n'étant au mieux qu'un simulacre d'exécutant. Or dans l'économie scatologique, les libertins ne vont pas faire mimer à leurs victimes leurs propres œuvres criminelles pour aggraver la passivité de celles-là, mais ils vont les employer à produire des *cas*, simulant cette fois l'ordre de la production vertueuse. La nature de la production affectant celle-ci d'une passivité qui devient intrinsèque au travail lui-même, ce n'est plus à partir de la logique sadienne que la force traditionnellement attribuée à la vertu s'annule, mais selon son mode propre.

Les libertins prennent alors l'aspect de propriétaires d'une entreprise scatologique, dont la production procédant d'un travail passif affecte aussi profondément que possible l'unité sociale que la valeur travail assure. Le château devient ainsi le lieu d'une unité

¹⁹ Par exemple, toujours dans *Histoire de Juliette*, Juliette pousse Grillo à assassiner sa femme devenue adultère par ses soins, mais aussitôt le crime commis démasque l'injustice de celui-ci, et fait tomber Grillo dans une trappe meurtrière, où il pâtre à la fois de son crime commis et de sa propre mort.

asociale, jouant sous forme de solidarité impossible la précaire complicité des amis du crime.

Mais si l'économie scatologique n'affecte au fond pas essentiellement le rôle de la victime, il infléchit celui du libertin. Dans le monde clos du château de Silling, c'est comme si l'énergie sadienne, au lieu de s'accroître indéfiniment par l'exécution de nouveaux forfaits, était indéfiniment recyclée, sans perte ni gain, dans le circuit fermé de l'économie scatologique. L'attention forcenée portée au *cas*, devenu l'objet d'un intérêt majeur, est bien la seule au fond qui puisse solliciter l'énergie des libertins, pour qui tout est donné une fois pour toutes dans le château. L'aboutissement d'une scélératesse achevée réalisée dans le château de Silling apparaît comme la pétrification du mouvement sadien sans freins. A cette pétrification du mouvement sadien va donc correspondre le dérisoire mouvement de la production journalière de *cas*.

Le mouvement typiquement sadien consiste à transcender l'intérêt en faisant de la recherche effrénée de celui-ci des actes transgressifs : s'enrichir prodigieusement par le vol pour dépenser le double à des excès, excès de jouissances qui vont jusqu'à une satiété qui compromet l'accès à la jouissance. De sorte que l'excès auquel atteint le libertin lui fait perdre la notion d'intérêt, ce à quoi tend le libertin n'étant justifiable ni rationnellement, ni pathologiquement. D'où l'importante notion de gratuité du crime, pour lequel ni l'intérêt, ni la passion ne doivent servir de mobiles. « Tu as raison », répond Juliette à sa scélérate amie Olympe, « les crimes les plus délicieux à commettre sont ceux qui n'ont aucun motif²⁰. » La transgression sadienne abyssale, renverse donc la notion d'intérêt tout en utilisant celle-ci jusqu'au bout d'elle-même, puisque la logique sadienne donne, selon le principe de l'intérêt, la moindre des jouissances propres comme valant infiniment davantage que les plus grands maux d'autrui. Si le mobile de l'intérêt du libertin est sa jouissance, celle-ci devient par la satiété du libertin, devenu apathique non plus seulement par son esprit, mais par ses sensations, contrainte à des meurtres inévitablement décevants. Le résultat de cela est alors non pas de révéler le caractère inextinguible du désir, vérité classique, mais de montrer la jouissance comme insatisfaction *et* comme dégoût, le dégoût ne venant pas traduire une satiété exacerbée à partir de laquelle l'individu chercherait à récupérer un état de désir par l'abstinence, mais étant le nouveau commencement de nouvelles jouissances, meilleures parce davantage excessives. La jouissance chez Sade sera donc simultanément insatisfaction et dégoût, pas assez et trop, la jouissance jouissant au fond de cet écart. Ce serait là la structure

²⁰ *Histoire de Juliette*, Pléiade, p. 811.

même de l'écart par quoi le sadien peut jouir, plus que l'écart par rapport à une norme, d'où l'impératif « essayons autre chose puisque la nature nous en fait une loi », esquissé en même temps qu'esquivé dans les autres grands ouvrages de Sade grâce aux issues que sont la surenchère dans le crime et le fantasme de la mort sur l'échafaud.

Or dans leur château autarcique, les libertins n'ont pas l'occasion de perpétrer des crimes qui transcendent l'intérêt, car de même que tout leur est donné d'emblée, tout est détruit d'emblée, ceci contraignant à nouveau à obéir à l'impératif « essayons autre chose ». A l'interruption de la transgression sadienne qui transcende l'intérêt va donc correspondre l'intérêt accordé à la merde, soit une régression transgressive, soumettant au jeu de l'intérêt ordinaire le plus dérisoire des déchets. De sorte que par cette régression transgressive, l'hédonisme sadien – le bonheur dans le mal – se renverse. En effet, l'intérêt, au lieu d'aller au-delà de lui-même se transmue en crime gratuit, la possibilité de la satisfaction venant échouer sur le diabolique remord de n'avoir pas assez commis assez de crimes, ni d'assez crapuleux, l'intérêt délaisse d'une part les objets valorisés qui seuls méritent d'être outragés, et emprunte d'autre part le mode ordinaire de jouissance. Soit l'exact envers de l'hédonisme sadien, qui s'attache à la beauté et à la richesse, mais en jouissant de leur destruction, et non de leur conservation. Ceci indique que si dans l'économie scatologique le désir est insubordonné à sa tension vers la satisfaction, cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de satisfaction et de jouissance dans *Les 120 Journées*. Or qu'en est-il de celles-ci si on ne veut pas les réduire à une complaisance à se délecter de déchets, de sorte que ces effets de jouissance renverraient en dernière instance, en même temps qu'à un renversement de l'hédonisme sadien, à une simple inversion de l'hédonisme normal ?

Parce que la merde tient lieu d'une part de l'objet de tous les besoins élémentaires (alimentaires et sexuels), et constitue d'autre part l'ersatz des dépenses cruellement luxurieuses, la satisfaction mime le régime de la norme, mais frappe d'inintelligibilité les notions de nécessaire et de superflu par quoi le besoin humain se conçoit. La merde devient alors, à partir des perversions multipliées que son usage reçoit, *l'objet qui n'est pas là*. Par ailleurs, parce que la merde par quoi la jouissance advient est le produit d'un travail passif, c'est comme si nulle dépense de force ne devait venir assurer la jouissance, sans que non plus la peine occasionnée par cette production ne soit l'occasion d'un développement de l'énergie sadienne. Soit une jouissance d'une part préparée de façon parodique, d'autre part sans conséquence : désintéressée de part et d'autre, mais dénuée de la noblesse d'une jouissance qui serait pure contemplation, puisqu'elle réside dans la consommation des *cas*, et dépourvue de la cruelle somptuosité des mises en scènes des crimes gratuits. Dès lors, si la jouissance

sadienne telle qu'elle se trouve ordinairement vécue par les héros de Sade est en dernière instance déplorée comme insatisfaction et dégoût, elle serait dépassée par les héros des *120 Journées de Sodome* en un « par-delà insatisfaction et dégoût ». Car jouir de la merde, ce n'est ni être insatisfait par les objets qui sont là, ni puiser par conséquent dans le dégoût de quoi excéder cette satiété qui veut tout dévorer. L'« obéissance » à l'impératif « essayons autre chose puisque la nature nous en fait une loi » aurait alors le ton de l'hédonisme probe que Nietzsche formulait ainsi : « Quelque chose importe cent fois plus que de savoir si nous nous sentons bien ou mal ».

La tension entre échec et réussite, affaissement et triomphe, que l'économie maintenait encore au niveau du désir, se relâche ainsi au niveau de la jouissance. Dans la jouissance, le libertin scatologue se détourne aussi bien de l'acharnement à sentir *toujours mieux* dans le mal que de la jouissance du repos. Cette jouissance désintéressée de l'objet qui n'est pas là, jouissance à la fois pointilleuse et insouciant, peut alors ne pas même s'intéresser à elle-même.

Sandrine Israël-Jost